

La division Partouneaux à Borizow, le 27 Novembre 1812

(par Diégo Mané, Lyon, septembre 2011)

Le nom de la Bérézina, épisode dramatique de la nom moins dramatique retraite de Russie en 1812 est devenu, dans le langage courant contemporain, synonyme de désastre.

Sur le plan humain, les pertes les plus considérables relèvent d'une foule de débandés que personne n'a pu ou voulu convaincre de passer les ponts lorsqu'il en était temps et qui, se jetant dessus en panique à l'approche des Russes, donnèrent lieu au tableau désastreux que tout le monde connaît. Les assaillants, dépités de voir l'Empereur et son armée s'échapper, mirent le comble au désordre en couvrant les infortunés de mitraille et en lançant leurs Cosaques à la curée de cette multitude hors d'état de se défendre.

Mais sur le plan militaire il s'agit au contraire d'un incontestable succès pour Napoléon qui est magistralement parvenu à se tirer du piège mortel que lui avaient tendu les Russes, et auquel tout autre que lui aurait probablement succombé. De fait, toutes les unités ayant conservé leur cohésion luttèrent et vainquirent en cette occasion, gagnant pour certaines le droit d'ajouter "La Bérézina" sur leur drapeau. Toutes, sauf une qui se sacrifia pour les autres, certes involontairement, mais sur ordre, la division Partouneaux à Staroi-Borizow.

Sans rentrer dans trop de détail disons seulement que Borizow était le point normal de passage ou franchir la Bérézina, seul obstacle naturel sur le trajet de la retraite. Mais il était tenu par de fidèles Polonais et d'ailleurs les Russes de Kutusov suivaient alors la Grande Armée plutôt qu'ils ne la pressaient. Napoléon ne s'en inquiétait donc pas outre mesure, à telle enseigne qu'il fit détruire l'équipage de pont de l'armée qui ralentissait la marche, pensant qu'il n'en aurait pas besoin. C'est alors que les problèmes se précisèrent.

L'armée russe de Moldavie, que nos "alliés" Autrichiens laissèrent complaisamment passer, vint menacer Borizow. Le Général Bronikowski, ci-devant Gouverneur de Minsk, déjà perdue par suite de son impéritie, ne fit pas mieux à Borizow, si bien qu'il la perdit aussi, entraînant en outre dans son désastre la division Dombrowski. Entretemps l'armée russe de la Dwina approchait à son tour, menaçante. La lenteur de Kutusov était donc calculée, où du moins semblait s'inscrire dans un plan d'ensemble des trois armées. C'était l'hallali !

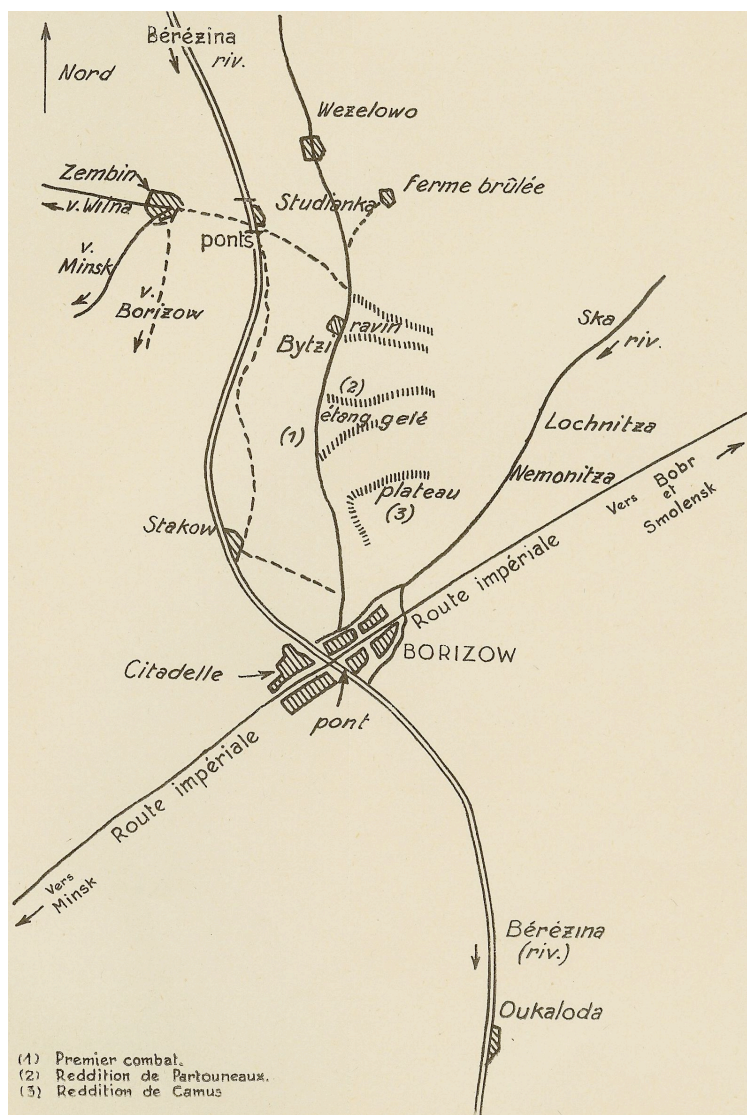
Heureusement il restait à l'Empereur la ressource des corps d'Oudinot et Victor jusque-là composant "la gauche", opposée à Wittgenstein. Certes fortement diminués, les IIe et IXe corps présentent encore l'aspect militaire que n'ont plus la majorité de "ceux de Moscou" et ce sont surtout eux qui permettront le "coup de collier" salvateur de la Bérézina. Dès qu'informé Napoléon ordonne à Oudinot de reprendre Borizow. Le maréchal, indécis quand il s'agit de prendre une décision, ne l'est pas lorsqu'il s'agit d'exécuter un tel ordre.

Et dès le 23 novembre sa cavalerie se heurte vers Lochnitza à celle du général russe Pahlen II. Certes, Chasseurs et Cuirassiers la culbutent et la mènent battant jusqu'à Borizow, où ils pénètrent pêle-mêle, s'emparant de la partie du bourg située sur la rive gauche. Mais le débouché sur l'autre rive s'avère impossible... à cause de la "citadelle" (en fait "une forte redoute, presque un fort") dont les canons les couvrent de mitraille et boutent le feu au pont. Quand l'infanterie arrive l'occasion est passée car celle de l'ennemi, jusque-là empêtrée dans l'encombrement anarchique de ses charrois, est désormais en mesure.

Oudinot ne peut que consolider sa position sur la rive gauche. Le passage est bloqué... et la situation est grave. Résumé : Kutusov, avec l'armée principale, se hâte lentement mais

sûrement dans le dos des Français. Platov les resserre à leur gauche avec ses Cosaques, et Wittgenstein progresse rapidement sur leur droite. Que Tchitchagov tienne solidement l'autre rive de la Bérézina, et c'en est fait de l'Empereur des Français et des restes de son armée qui, rappelons-le, ne dispose plus d'équipage de pont. Ce serait l'échec et mat.

Mais la chance, qui aida si souvent le général Bonaparte, puis l'Empereur Napoléon, ne pouvait l'abandonner sans un dernier coup de pouce, qui le sauva. Le général bavarois de Wrède avait de sa propre autorité suivi une retraite divergente d'avec le IIe corps d'Oudinot dont il avait toutefois accaparé la brigade de cavalerie légère de Corbineau. Lorsque ce dernier s'aperçut de "l'anomalie", il quitta le Bavarois pour tenter de rejoindre l'armée.



Trouvant Borizow occupé par les Russes, il remonta la rive droite et, grâce à ses lanciers polonais, qui pouvaient communiquer avec les paysans, il "trouva" le gué de Studianka.

C'était la "porte de sortie" qui manquait à Napoléon. Les ordres fusent aussitôt. A Oudinot, replié sur Lochnitza, de filer sur Borizow puis Weselowo, et de faire construire des ponts vers Studianka. Après quoi il franchira la Bérézina et s'établira en défense vers Zembin afin de protéger le passage du reste de l'armée. A Victor d'assurer l'arrière-garde : il doit

s'établir avec le gros de son corps à hauteur de Weselowo et assurer sur la rive gauche de la rivière la sécurité des autres troupes pendant leur approche et leur franchissement.

La division Partouneaux, seule, doit faire illusion devant Borizow et empêcher Tchitchagov d'en déboucher, tout en dirigeant sur Studianka tout ce qui continuera d'affluer de convois et de traînards par la route de Smolensk. Le 27 au soir elle rejoindra le IXe corps vers Weselowo avant de franchir la rivière le 28, et d'en détruire les ponts. Vaste programme, dont on verra qu'il était irréalisable, ce dont le général s'est immédiatement douté. Mais "il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre", dit l'adage.

Le commandement de Partouneaux se compose alors comme suit :

1ère Brigade, GB Camus : 10e de Légère (262 h) et 29e Légère (868 h) = 1.130 h.

2ème Brigade, GB Billard : 44e de Ligne (749 h) et 126e de Ligne (346 h) = 1.095 h.

3ème Brigade, GB Blanmont : 125e de Ligne (380 h) et Rég't Provisoire (598 h) = 978 h.

Cavalerie attachée, GB Delaître : Lanciers de Berg et Cheval-Légers saxons = 400 h.

Artillerie attachée, CdB Sibille : 4 pièces de 6 £ servies par 42 canonniers.

Soit en tout 3.645 combattants... sur les plus de 12.000 entrés en campagne !

Après les acteurs, le décor. Borizow est un gros bourg, traversé par la seule véritable route de tout le secteur, la seule où l'on marche sur la route plutôt que dans la route, tous les autres axes n'étant que des rivières de boue. Cela à tout naturellement canalisé les milliers de fuyards droit à Borizow où, se trouvant arrêtés, 7.000 d'entre-eux ont élu domicile. La vallée de la Bérézina est dominée, de Borizow à Studianka, par une série de hauteurs en partie boisées, et coupées de ravins enneigés, cachant parfois des étangs gelés.

Pas facile de quitter la vallée donc ! Par ailleurs la division n'a pas été ravitaillée depuis trois jours car l'on pensait qu'elle trouverait de quoi dans les multiples fourgons abandonnés. Il n'en fut hélas rien car les milliers de débandés avaient faim aussi et les pillèrent. Les problèmes logistiques du moment font que les munitions manquent aussi. En fait, l'idéal serait de ne pas avoir à combattre puisque l'on n'est guère en état de le faire ! Il neige par intermittence, mais il ne fait pas très froid... et donc la Bérézina n'est pas gelée !

C'est dans ces conditions que Partouneaux commence sa mission, au niveau de Lemonitza. Billard et Blanmont doivent "encadrer" la route de Smolensk, y glaner tous les attardés et les diriger sur Borizow d'où Camus les enverra aussitôt sur Studianka. Toute la matinée du 27 s'écoule, en même temps que les débris des Ier et IVe corps, leurs parcs et leurs convois, puis l'immense foule des débandés. Ce n'est que vers 14 h 00 que les deux brigades se replient à leur tour. Delaître a été envoyé à Borizow déloger les "squatters".

Mais ces derniers, faisant ripaille dans les maisons grâce aux vivres pillés dans les fourgons des deux camps s'avèrent indécrottables. Ils sont 7.000 et les 400 cavaliers, allemands de surcroît, n'ont aucune prise sur eux ! La brigade Camus, envoyée en renfort au milieu du fatras de fourgons, ne parvient en ville que vers 15 h 00 et, à grand peine, force les réfractaires à prendre la route de Weselowo. Ce que voyant les Russes, croyant à une évacuation "régulière", tentent une attaque que Camus parvient à endiguer vers 16 h 30.

En cette saison, la nuit est proche, et le brigadier prend position sur le plateau qui domine Borizow. Les Russes font alors derechef passer du monde sur le pont partiellement détruit afin d'assaillir le flanc de Billard lorsqu'il passera dans Borizow pour y prendre la route de Weselowo. Il semble donc que la ville ait été abandonnée par Camus alors que les deux autres brigades devaient encore y passer ! Un bataillon du 44e suffit à repousser les Russes, et passe même sur l'autre rive à leur suite avant d'être repoussé par la "citadelle".

A ce stade plus rien ne retient donc la 12e division à Borizow, lorsqu'arrive un ordre de Berthier. La division doit s'établir en défense à Borizow et environs et faire "bouchon" sur la route de Weselowo pour gagner le temps dont l'armée a besoin pour s'écouler par les ponts établis à Studianka. Il s'agit en fait et surtout d'une foule considérable de débandés, 30.000, 40.000 h ? qui ne sont pas encore passés parce-qu'ils refusent de le faire. Partouneaux répond qu'il exécutera l'ordre mais ne pourra empêcher les Russes de passer !



Le flot des restes de la Grande Armée s'écoulant au milieu des débris de toutes sortes...

Entre-temps Borizow grouille à nouveau de Russes. On y envoie le bataillon Joyeux pour les repousser, tandis que le reste de la division s'installe en "bouchon" sur la route de Weselowo, comme demandé. Mais alors refluent du nord, talonnés par les Cosaques, les débandés chassés tout-à-l'heure. Le "bouchon"... ne bouche plus, car les Russes sont entre Victor et Partouneaux. Il ne reste plus à ce dernier qu'à tenter de percer pour rejoindre les ponts, manoeuvre qui, accessoirement, sera de nature à soulager leurs défenseurs.

Camus est lancé en tête tandis que Blanmont doit le flanquer par les hauteurs. Il est 17 h. A peine trois km ont été parcourus quand des éléments de Wittgenstein, sous Steinheil, dévalent des pentes que Blanmont n'a pu gravir, et attaquent Camus de flanc. Le 29e de Légère les contre-attaque tandis que le reste tente encore d'avancer, mais se heurte à plusieurs milliers de Russes des trois armes établis en travers de la vallée. Trois canons de Sibille tentent courageusement d'ouvrir la voie mais sont bien vite réduits au silence.

Des milliers de débandés traversent à la débandade (c'est le cas de le dire) les pelotons de Camus, y portant le découragement. Blanmont qui arrive au secours de son collègue doit se frayer un chemin à travers eux. Cependant, en queue de colonne, les Cosaques de Platov harcèlent Billard, enlevant le convoi de la division et la 4^e pièce qui le protégeait. Il est 19 h. Un officier russe de l'armée de Wittgenstein vient sommer la division. Partouneaux refuse et garde l'officier pour le rendre témoin de sa résolution à se dégager. Il répondra plus tard à Wittgenstein qu'il avait à ce moment résolu de se faire tuer "plus loin".

Au loin s'aperçoivent les lueurs d'un incendie et l'on pense les ponts brûlés (c'était en réalité une ferme). Le général prescrit à la brigade Camus de se glisser le long de la Bérézina et soit en amont soit en aval de chercher le moyen de la franchir. Par suite d'erreurs dans la transmission des ordres* Blanmont et Delaître suivront Camus au lieu de Billard, que Partouneaux mène en personne au pied des collines où il sera rejoint par le 29^e Légère. Telle quelle la manoeuvre semble sans espoir autre que celui de faire "oublier" Camus.

* Ce qui explique peut-être aussi les incohérences suivantes entre ordres et exécutions.

Les malheureux progressent dans la nuit claire, péniblement, de ravin enneigé à pente abrupte, suivis à distance par des cavaliers sur leur gauche et par des fantassins sur les hauteurs, qui tous savent que leur proie ne peut plus leur échapper. En effet, bientôt la petite colonne touche à un marais infranchissable que cachait la neige. Les Russes approchent et Partouneaux effectue, vers 21 h, la reddition des 581 hommes qui lui restaient, outre deux colonels, le général Billard et lui-même. Steinheil rend les épées aux officiers.

Camus et Blanmont ont décidé de reculer jusqu'au plateau dominant Borizow, ce qui ne se fait pas sans pertes. Blanmont, genou brisé, et Delaître, sont blessés, tandis que derechef des quantités de débandés virevoltent éperdus entre les unités. Deux charges de cavalerie russe sont repoussées. Vers 22 h un officier du 126^e vient, de la part de Wittgenstein, informer du sort de Partouneaux et inviter le reste de sa division à se rendre après qu'un officier d'icelle ait pu constater de visu l'inutilité de tout nouvel effort.

Pendant ce temps plusieurs officiers de Camus et pelotons de Delaître tentaient de découvrir un point de passage à travers la Bérézina. Les officiers de Camus disparurent et les cavaliers échouèrent. L'officier envoyé chez les Russes revint le 28 à 8 h 30, porteur de bien mauvaises nouvelles. Les moins de 1.500 Français se trouvaient encerclés par, leur dit-il, plus de 60.000 Russes. Point tant n'en fallait, mais même en ramenant le chiffre à un plus raisonnable 15.000, c'était de toutes façons bien trop pour espérer les vaincre !

A 9 heures du matin le 28 novembre 1812 la 12^e division de la Grande Armée n'existe plus... Mais le bataillon Joyeux a échappé à la reddition. Sa mission remplie dans Borizow il ne trouva plus sa brigade lorsqu'il en sortit, prit par erreur (où à raison ?) le chemin de Stakow et put, guidé par des paysans, ainsi rejoindre Studianka de nuit sans être aperçu. Joyeux le fut moins de la réception de Victor qui le croyait suivi de toute la division qui en l'hypothèse n'aurait pas respecté l'ordre de former bouchon sur la route de Weselowo.

De fait, la 12^e division ayant cessé d'être, les Russes arrivaient de tous côtés. Le petit bataillon fut aussitôt mis en ligne avec ses camarades du IX^e corps. Dix minutes après Joyeux avait son sabre brisé par un boulet, et deux balles dans le corps, tandis que 178 h sur 220 étaient à terre. Le dernier bataillon de la 12^e division avait fait honneur aux autres, qui avaient, eux aussi et indépendamment des prisonniers, payé un lourd tribut, jugez-en !

1ère Brigade, GB Camus :

10e de Légère (102 h / 262) et 29e Légère (737 h / 868) = 839 h / 1.130.

2ème Brigade, GB Billard :

44e de Ligne (439 h / 749) et 126e de Ligne (206 h / 346) = 645 h / 1.095.

3ème Brigade, GB Blanmont :

125e de Ligne (240 h / 380) et Régiment Provisoire (271 h / 598) = 511 h / 978.

Artilleurs du CdB Sibille : 24 h / 42.

Total des Français : 2.019 h / 3.245, ce qui laisserait donc 1.226 prisonniers hors les rares blessés qui auront survécu et sans compter la cavalerie dont je parle ci-dessous.

Les pertes de la cavalerie, au demeurant sur un terrain peu favorable à son emploi, sont inconnues, mais auraient été faibles. L'ensemble aurait donc été en grande partie fait prisonnier, recrutant très probablement la Légion Russo-Allemande à très court terme ! Il reste à examiner les reproches qui ont été faits à Partouneaux car, comme souvent en pareille circonstance les absents ont toujours tort et, plus encore, le (grand) chef à toujours raison. Donc le 29e Bulletin de la Grande Armée charge lourdement le général qui :

1. A causé sa perte en restant trop longtemps à Borizow (comme Dupont le fit à Andujar !).
2. S'est égaré lors de sa marche sur Studianka. Et de citer la réussite du bataillon Joyeux.
3. A quitté sa division et s'est fait prendre dans ce qui ressemble assez fort à une fuite.

Je ne réfute même pas ces arguments, les éléments donnés plus haut y répondant, mais je souligne ici encore une fois le côté propagande que recouvraient les Bulletins, écrits pour l'armée et pour le peuple, parfois pour l'ennemi, mais jamais pour l'Histoire. Un autre bel exemple du genre est celui de la division Puthod, détruite à Plagwitz en 1813 par suite des combinaisons du maréchal Macdonald, ce dernier chargeant ensuite son subordonné, et, pire encore, Vandamme, "habillé pour l'hiver" pour avoir exécuté ses ordres à Kulm !

Le caractère d'un général est plus mis à l'épreuve par les revers que par les succès et dans l'un comme l'autre cas il est l'exemple que tous regardent. Bientôt troupe et chef ne font qu'un. Est-il bon, la troupe sera bonne car "il n'y a pas de mauvaises troupes, il n'y a que de mauvais généraux". Force est de constater qu'une troupe affamée, glacée, à court de munitions et encerclée, tombée à moins de 40 % de ses effectifs de la veille, en un mot sans espoir, et qui pourtant lutte encore devait avoir du courage et confiance en son chef.

Le général de division Comte Louis PARTOUNEAUX (1770-1835)

Grenadier aux Volontaires de Paris, 1791. Sous-Lieutenant au 59e d'infanterie de l'Armée du Nord, 1792. Aux armées du Var puis d'Italie de 1792 à 1799. Lieutenant, 1792. Capitaine, 1793. Blessé au genou à **Toulon** lors de l'assaut de la redoute anglaise et nommé Chef de Bataillon sur le champ de bataille, 16 et 20 décembre 1793. Chef de brigade (Colonel), 1795. Sert à **Rivoli**, 1797. A **Vérone**, 1799, Général de Brigade, blessé et fait prisonnier à **Novi**. Echangé contre Zach en 1800. Général de Division, 1803.

Commandant une division de Grenadiers à l'Armée d'Italie en 1805, à **Caldiéro**. Sous Masséna à l'Armée de Naples en 1806. Pacifie la Calabre et fait lever le siège de Scylla par les Anglais en 1809. Assume divers commandements avant de passer à celui de la 12e division, au IXe corps de Victor, en 1812 pour la campagne de Russie. Chargé de l'extrême arrière-garde à Borizow lors des opérations sur la **Bérézina**, il est encerclé et obligé de se rendre avec sa division. Le 29e Bulletin le rendra responsable de cet échec. Rentré en France en 1814, après la chute de l'Empire, il ne sert pas lors des Cent jours.



Son Excellence
De Victor Goullou
est très humble et très obéissant
serviteur
Le Général de Division
Partouneaux

Assume plusieurs commandements sous la Restauration. Comte en 1816. Commandant la 1ère division d'infanterie de la Garde Royale, 1820. Plusieurs fois député du Var. Grand-Croix de la Légion d'Honneur, 1823. Grand-Croix de Saint-Louis, 1828. S'appelait en réalité Partounaud. Obtint le droit de s'appeler Partouneaux en 1833 ! Mort en 1835 à Menton.